

LES DERNIERS HISTORIENS DE 1815

AVANT-PROPOS

Ce n'est pas seulement en France et chez les nations qui ont combattu directement la dernière armée de Napoléon, que les événements militaires de 1815 ont passionné les esprits. Le désastre de Waterloo a eu de telles conséquences sur l'état de l'Europe, on y avait vu en présence des hommes si supérieurs par leurs talents et surtout par leur caractère que partout on a cherché à en approfondir les causes.

Depuis que M. Houssaye a rappelé l'attention sur les péripéties de ce drame palpitant, des ouvrages très étudiés ont paru sur le même sujet dans les pays voisins de la France : en Allemagne celui de Lettow-Vorbeck, en Belgique ceux de MM. Navez et Winand Aerts, en Italie celui du général Pollio; récemment en France on a annoncé un livre du colonel Stoffel sur le même sujet dont quelques fragments ont paru dans la *Revue militaire générale*¹.

Ayant nous-même abordé ce sujet il y a quelques années², nous voudrions y revenir encore en recherchant si les derniers ouvrages que nous venons de mentionner ont appris quelque chose de nouveau et s'ils sont susceptibles de modifier les conclusions auxquelles nous avons été conduit au sujet des causes de la défaite de l'armée française.

1. Voir les livraisons de juin et juill. 1909.

2. *La critique de la campagne de 1815*, in-8°, Paris, 1904, Chapelot.

A. Grouard.

Ce n'est donc pas un nouvel exposé de la campagne que nous nous proposons de présenter ici, mais une discussion des documents sur lesquels s'appuient les derniers écrivains dont nous venons de parler, de la valeur qu'il convient de leur attribuer, et des appréciations auxquelles ils ont conduit ceux qui s'en sont servis.

Dans cette nouvelle étude nous prendrons spécialement pour guide l'ouvrage très développé du général Pollio, sauf à discuter en même temps les appréciations des autres auteurs¹.

Ligny.

Nous ne croyons pas devoir nous arrêter longuement sur les préliminaires de la campagne. Laissant de côté tout ce qui touche aux préparatifs et à l'état moral des armées en présence, nous étudierons spécialement les opérations actives, en prenant les armées en présence telles qu'elles étaient le 14 juin au soir. Nous avons cependant quelques observations à présenter au sujet de la valeur de ces armées.

De ce que le service militaire obligatoire était déjà en vigueur en Prusse, le général Pollio² conclut que la qualité de l'armée prussienne était supérieure à celle de l'armée française aussi bien qu'à celle de Lord Wellington. Nous trouvons que cette appréciation est non seulement contestable, mais même qu'elle est manifestement le contraire de la réalité. Les événements ont montré sans aucun doute que, des trois armées en présence, l'armée prussienne était la moins bonne.

A la bataille de Ligny les Prussiens au nombre de 83 000 ont été battus complètement en cinq heures par 65 000 Français; si les

1. Henry Houssaye, *1815, Waterloo*, Libr. acad. Perrin. — Winand Aerts, *Waterloo*, Bruxelles, Libr. milit. Spineux et C^{ie}. — Général Albert Pollio, *Waterloo*, avec de nouveaux documents, traduit de l'italien par le général Goiran, Paris, Ch. Lavauzelle. — Louis Navez, *Les champs de bataille historiques de la Belgique*, t. II. *Les Quatre-Bras, Ligny, Waterloo, Wavre*: Bruxelles, Lebègue, 1903. — Von Lettow-Vorbeck, *Geschichte der Befreiungskriege, 1813-1815*, t. IV. *Napoleons Untergang (1815)*, Berlin, 1904.

2. *Waterloo (1815)*, p. 80.

20 000 hommes de d'Erlon étaient intervenus, ils auraient été détruits; tandis qu'à Waterloo, les armées française et anglaise luttant à peu près à forces égales (après que Lobau eut été opposé aux Prussiens), la première n'a pu avoir raison de la seconde. On peut donc conclure des faits que l'armée prussienne, tout en étant excellente, était cependant inférieure, non seulement à l'armée française, mais aussi à l'armée anglaise¹. En réalité, les deux armées qui nous étaient opposées avaient des qualités distinctes : les Anglais étaient plus solides, mais les Prussiens étaient plus actifs. Les chefs avaient les qualités de leurs soldats; l'activité que mit Blücher à concentrer ses troupes fait contraste avec la lenteur que mit Wellington à mettre les siennes en mouvement; cela tient à ce que avant tout Blücher voulait se battre, tandis que Wellington ne voulait le faire qu'à bon escient; et nous ne dirons pas que ce fut Wellington qui eut tort : car, avec les dispositions qui furent prises, l'armée prussienne eût été complètement désorganisée à Ligny si Napoléon avait utilisé tous les moyens dont il disposait. Il est vrai que l'on peut dire que le danger qu'a couru Blücher provient de ce que Wellington n'a pas porté en avant les troupes qu'il avait promises avec la rapidité désirable. Mais ce qui est arrivé était fort probable, étant donnés l'étendue des cantonnements des deux armées et les points de concentration choisis pour les réunir.

Au sujet des dispositions préparatoires, le général Pollio fait remarquer², comme beaucoup d'écrivains, que les deux armées alliées auraient dû être préalablement plus concentrées. Mais, à notre avis, ce n'est pas dans leur extension même que résidaient les causes du danger qu'elles ont couru, ce danger provenait sur-

1. Il nous semble d'ailleurs assez singulier de soutenir que le service obligatoire est la condition de la supériorité des armées; il n'était pas en vigueur en France au temps d'Austerlitz et d'Iéna, et il n'y a jamais eu en Europe de meilleures armées que celles de la France à cette époque.

Le service obligatoire est nécessaire parce qu'il donne le nombre, mais la qualité tient à d'autres causes. En 1870, les troupes françaises qui se sont battues à Wörth, à Forbach et à Metz valaient largement les troupes allemandes; et si ces dernières ont été constamment victorieuses, cela tient à leur supériorité numérique et surtout à l'incapacité des généraux français. Le service obligatoire n'a jamais existé en Angleterre, et on a vu en Espagne et à Waterloo ce que valaient les troupes anglaises.

2. P. 96 et 100.

A. Grouard.

tout de ce que les points de concentration étaient trop rapprochés de la frontière et qu'avec un adversaire comme Napoléon on pouvait craindre d'y être attaqué avant d'avoir eu le temps de se réunir.

Dans de pareilles conditions il y a un rapport forcé entre l'extension des cantonnements et les points de concentration qui doivent être en arrière, puisqu'on est en position d'attente, et d'autant plus que les cantonnements sont plus étendus.

En partant exactement des mêmes points, les deux armées n'auraient couru aucun risque si, au lieu de chercher à se concentrer entre Sombreffe et les Quatre-Bras, elles avaient cherché à se réunir en arrière, par exemple le 15 les Prussiens à Gembloux et les Anglais sur la rive gauche de la Dyle, pour se réunir le jour suivant au sud de Bruxelles.

Avec ces dispositions, Napoléon ne pouvait rien faire pour les empêcher de combattre ensemble. Si, en présence de la brusque irruption de Napoléon, Wellington et Blücher avaient eu l'idée bien arrêtée de commencer par céder le terrain, ils ne couraient aucun danger de quelque manière que Napoléon s'y prit. Le général Pollio prétend (p. 103), que si l'Empereur avait pris son élan de Lille, c'eût été un rêve pour Wellington que de pouvoir compter sur l'appui des troupes de Blücher. Nous sommes d'un avis absolument opposé. D'abord il n'est pas admissible que Napoléon ait pu réunir son armée à Lille sans qu'on en fût averti; mais, même en admettant la surprise, rien n'obligeait Wellington à livrer bataille seul. Il pouvait se retirer dans la direction de Bruxelles tandis que Blücher serait venu le rejoindre par Gembloux et Wavre, et Napoléon aurait trouvé les deux armées réunies pour la bataille. Il est vrai que dans cette hypothèse les alliés auraient pu être amenés à évacuer Gand, mais c'eût été un inconvénient d'importance secondaire. D'une manière générale nous dirons que toute offensive française prononcée sur une extrémité du front stratégique des armées alliées ne permettait pas de battre les armées anglaise et prussienne séparément, parce qu'elle avait pour résultat de les rejeter l'une sur l'autre; pour y réussir il fallait diriger l'offensive vers le point de jonction des deux armées,

Les derniers historiens de 1815. Ligny.

comme l'a fait Napoléon en débouchant de Charleroi. Ceux qui sont bien pénétrés des caractères essentiels de la stratégie napoléonienne ne peuvent avoir aucun doute à ce sujet et, comme nous l'avons déjà dit¹, Napoléon ne pouvait pas imaginer un autre plan que celui qu'il a cherché à exécuter. On est généralement d'accord pour l'admirer. Reste à savoir comment, avec une conception si juste au sujet des opérations à entreprendre et malgré les erreurs de ses adversaires, Napoléon a abouti à la catastrophe de Waterloo.

Avant tout il faut partir de cette idée, qu'en raison de la disproportion des forces opposées, Napoléon ne pouvait triompher que si ses adversaires commettaient de grosses fautes en s'exposant à combattre sans être réunis. C'est justement ce qu'ils ont fait et cependant ils ont battu Napoléon. Il n'a donc pas profité des avantages qui lui étaient offerts; la principale tâche du critique est de faire ressortir sur qui doit retomber la responsabilité des erreurs qui ont été commises.

On sait que, le 14 au soir, l'armée française était réunie vis-à-vis de Charleroi sur un quart de cercle s'étendant de Philippeville à Leers-et-Fosteau, à 5 kilomètres de Thuin-sur-Sambre; la fraction principale comprenant le 3^e corps, le 6^e et la Garde était au centre près de Beaumont, ayant à sa droite les corps de cavalerie du maréchal Grouchy; à l'extrême droite se trouvait le 4^e corps à Philippeville; à gauche le 2^e corps à Leers-et-Fosteau ayant derrière lui le 1^{er} corps à Solre-sur-Sambre.

Le projet de Napoléon qui savait que les armées anglaise et prussienne n'étaient pas concentrées, consistait à passer la Sambre aux environs de Charleroi, à tomber sur les cantonnements ennemis à peu près au point de jonction des deux armées, à les empêcher de se réunir et à s'attacher à l'une d'elles avec le gros de ses forces, de manière à la battre avant que l'autre ait le temps d'intervenir. Les événements ont montré que ce n'était pas impossible. Pour le passage de la Sambre, tout le centre de l'armée française, y compris la cavalerie de Grouchy, fut dirigé sur Charleroi, le 4^e corps eut également d'abord l'ordre de se porter sur

1. *Critique de la campagne de 1815*, p. 23.

A. Grouard.

le même point; la gauche, qui comprenait les corps 2 et 1, est seule dirigée sur Marchiennes-au-Pont, où probablement ces corps seront appelés à franchir la Sambre.

Le général Pollio prétend (p. 123) que l'intention de Napoléon n'était pas de diriger le 14 juin le 3^e corps sur Beaumont, mais qu'il devait aller sur Philippeville comme le 4^e corps.

Nous croyons cette assertion erronée, que si Vandamme est allé à Beaumont c'est qu'il en a reçu l'ordre et que cet ordre était bien conforme aux projets de Napoléon. Il ne peut pas y avoir de doute à ce sujet, et l'hypothèse que le changement de destination du 3^e corps ait contribué à la transmission défectueuse de l'ordre de mouvement pour le 15 destiné à ce corps d'armée nous paraît de pure imagination, puisqu'il est notoire que la cause du retard réside dans la chute de cheval de l'officier qui devait porter l'ordre et que, le 14 après-midi, on savait bien à l'état-major général que le 3^e corps était à Beaumont et non pas à Philippeville. Il y a peut-être eu un changement de destination, mais en sens inverse, c'est-à-dire que Napoléon a pu avoir d'abord l'intention de diriger Vandamme¹ sur Philippeville et qu'ensuite il a jugé préférable de le porter sur Beaumont.

L'ouvrage de Gourgaud est à ce sujet très formel. Si l'on se reporte à l'ordre rédigé à Avesnes le 13 pour la journée du 14, on y lit (p. 157) : « Le 3^e corps prendra demain position en avant de Beaumont, le plus près possible de la frontière, sans cependant la dépasser; il ne souffrira qu'elle soit violée par aucun parti ennemi. » Il n'est pas possible de donner un ordre plus net, et l'intention de porter le 3^e corps à Beaumont en tête de la masse centrale n'est pas douteuse.

Le général Pollio présume le contraire parce qu'il est d'avis que le mouvement du 3^e corps sur Beaumont était une faute que Napoléon n'a pas dû commettre. Il trouve que par ce mouvement la colonne centrale allait être trop forte et la colonne de droite trop faible. Mais ce qui prouve que cette manière de voir n'était pas celle de Napoléon, c'est que, le 15, le 4^e corps lui aussi fut

1. Vandamme commandait le 3^e corps.

d'abord dirigé sur Charleroi et qu'il ne reçut l'ordre d'aller passer la Sambre plus bas que quand on fut maître du passage principal ; ce qui semble indiquer que Napoléon, prévoyant une résistance possible à Charleroi, voulait avant tout être en mesure de la briser par une accumulation de forces accablantes. On peut remarquer du reste que, du côté opposé, Reille qui commandait le 2^e corps n'avait pas le matin l'ordre formel de passer la Sambre à Marchiennes, qu'on lui disait seulement qu'il en recevrait probablement l'ordre, et que cet ordre ne lui fut envoyé qu'à dix heures du matin, alors que l'on savait qu'il n'y avait que de faibles forces ennemies à Charleroi, et encore lui dit-on qu'il ne doit franchir la rivière que s'il n'a pas de forces supérieures devant lui¹.

Sans doute on peut dire que, si le 4^e corps avait été dirigé le 15 par Philippeville sur Châtelet, les événements auraient pu se dérouler tout autrement ; mais il n'en faut pas conclure qu'ils devaient prendre une meilleure tournure. Prétendre que ces forces auraient gêné la retraite des troupes prussiennes de Charleroi sur Fleurus, c'est raisonner après coup et supposer que Napoléon connaissait exactement et en détail la position de tous les corps prussiens. Or ce qu'il savait seulement, c'est que le gros de l'armée prussienne était sur la droite, le centre à Namur, tandis que l'armée anglaise était dans la direction de Bruxelles. En divisant ses forces, il risquait d'être arrêté à Charleroi, pendant que le corps qui aurait passé à Châtelet aurait été attaqué par des forces supérieures et rejeté en désordre sur la rive droite. Ce que voulait avant tout Napoléon, c'était d'être maître du passage de Charleroi, parce que de là on pouvait diriger la masse principale soit contre les Prussiens, soit contre les Anglais, et les autres passages n'étaient que secondaires ; quant à l'idée de Lettow-Vorbeck de former une quatrième colonne par la rive gauche de la Sambre à partir d'Erquelines, elle eût été encore contraire aux projets de Napoléon et aussi à ses principes. Il voulait se servir

1. Le général Pollio dit que cet ordre fut envoyé à huit heures et demie, tandis que ce ne fut qu'à dix heures, au même moment qu'un ordre semblable était envoyé à d'Erlon. (Voir les *Documents inédits du duc d'Elchingen* et les *Mémoires de Grouchy*, IV, 161.)

A. Grouard.

de la Sambre comme d'un rideau pour achever sa concentration et ensuite déboucher en masse. En outre on aurait ainsi attiré l'attention des Anglais, tandis qu'avec les dispositions prises on s'en éloignait. Nous trouvons donc en somme que, dans les observations que présente le général Pollio à ce sujet, il fait un peu trop usage de la méthode subjective dont le caractère est de procéder par présomption et de substituer à la réalité des vues personnelles et imaginaires. A notre avis on ne peut qu'admirer les dispositions prises par Napoléon pour cette première journée d'opérations, et si tout ne s'est pas passé comme il l'aurait voulu, ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre. D'ailleurs les résultats de la journée furent loin d'être mauvais dans leur ensemble. Pajol arriva bien devant Charleroi vers huit heures¹. Mais, par suite du retard de Vandamme, il n'était pas loin de midi lorsque l'on fut maître du passage. A peu près à la même heure, Reille était maître du pont de Marchiennes; des deux côtés on commença le passage de la Sambre. On sait que Pajol dirigea le gros de sa cavalerie sur la route de Fleurus par où se retirait la division prussienne de Pirch II, pendant qu'un régiment de hussards (le 1^{er}) était porté sur Gosselies; ce dernier y ayant trouvé les Prussiens en forces, vers deux heures et demie Napoléon donna l'ordre à Lefebvre-Desnouettes de l'appuyer avec la cavalerie légère de la Garde, et à Reille de se porter de Marchiennes sur le même point; d'Erlon devait le suivre tout en gardant Marchiennes, et envoyant une brigade sur la route de Mons².

En exécution de ces instructions, Reille se dirigea sur Gosselies et y arriva à peu près en même temps que Ney qui, après avoir pris les ordres de Napoléon en traversant Charleroi, s'y était porté de son côté avec la cavalerie de Lefebvre-Desnouettes.

Ensemble ils en chassèrent la division prussienne de Steinmetz qui se retira sur Saint-Amand. On sait qu'ensuite Ney se porta sur Frasnes, d'où il refoula un détachement de l'armée anglaise, mais qu'il s'arrêta devant les Quatre-Bras.

A la droite Grouchy avait rejoint Pajol avec Exelmans, et reçu

1. *Pollio*, 134. Houssaye dit entre neuf et dix (p. 119).

2. *Documents inédits et Grouchy*, IV, 163.

Les derniers historiens de 1815. Ligny.

l'ordre de chasser la division Pirch II de Gilly où elle s'était établie. Napoléon présent dirigea l'attaque et, après être resté sur les lieux jusque vers huit heures, revint à Charleroi. Les Prussiens se retirèrent sur Fleurus qu'ils occupèrent encore toute la nuit. Le général Pollio prétend comme M. Houssaye que Napoléon a prescrit à Grouchy, le 15, de pousser jusqu'à Sombreffe, en s'appuyant sur la correspondance du maréchal avec Jomini. Voici le texte exact de cette correspondance extrait des *Mémoires de Grouchy*¹ :

« L'Empereur avait donné *par écrit* l'ordre au maréchal Grouchy de poursuivre jusqu'à Sombreffe et même jusqu'à Gembloux, si c'était possible. » Or, ainsi que je l'ai déjà fait observer², il est manifeste que cette relation est erronée. Si Grouchy avait rappelé un ordre verbal, on pourrait peut-être en admettre l'exactitude; mais, en disant qu'il a reçu un ordre écrit, il met son erreur en évidence.

On ne trouve pas trace de cet ordre écrit, et il est tout à fait invraisemblable que Napoléon l'ait envoyé, car il a été constamment en contact avec Grouchy, et il est à peu près certain qu'il ne lui a donné que des ordres verbaux. D'autre part, d'après le maréchal, cet ordre lui aurait prescrit d'aller non seulement à Sombreffe, mais à Gembloux. Or, il est certain que Napoléon n'a jamais eu l'idée d'aller le 15 à Gembloux³, et c'est justement ce qui prouve que l'ordre écrit n'a jamais existé le 15, et que Grouchy confond avec celui que l'Empereur lui a envoyé le 16 dans la matinée. D'ailleurs Napoléon, qui est resté avec le maréchal jusqu'à huit heures du soir, savait bien qu'il pourrait tout au plus atteindre Fleurus le jour même.

Nous admettons fort bien qu'il lui ait indiqué d'une manière générale dans ses instructions verbales Sombreffe et Gembloux comme des objectifs à atteindre; mais en le quittant il savait parfaitement qu'il ne pourrait y arriver que le lendemain; et de plus nous restons convaincu que c'est dans le même esprit qu'il a

1. Voir tome V, p. 457.

2. *Critique de la campagne de 1815*, p. 34.

3. *Documents inédits*, 57.

A. Grouard.

donné ses instructions à Ney au sujet de la position des Quatre-Bras. Nous dirons aussi qu'il est hors de doute que dans l'entretien que Napoléon a eu avec Ney la nuit suivante à Charleroi, il ne lui a pas prescrit de s'emparer des Quatre-Bras au plus vite. Autrement rien n'en aurait empêché le maréchal qui, en revenant à Gosselies, avait sous la main tout le corps de Reille et la moitié de celui de d'Erlon, et s'il ne s'en est pas servi dans la matinée, c'est que Napoléon lui avait annoncé l'envoi de nouveaux ordres.

Au sujet de cet entretien, on sait que M. Houssaye prétend qu'il n'a pas eu lieu, et il dit que le colonel Heymès est le seul parmi les contemporains à mentionner la visite de Ney à Napoléon. Mais que signifie donc cette phrase de Reille : « A sept heures du matin, le maréchal Ney, qui était rentré dans la nuit à Gosselies, lui dit (à Reille) qu'il attendait des ordres de l'Empereur ». Cela ne veut-il pas dire que Ney venait de voir l'Empereur qui lui avait dit qu'il en enverrait. On pourrait peut-être soutenir qu'en rentrant à Gosselies, Ney revenait seulement de Frasnes, mais c'est peu vraisemblable; dès qu'il ne voulait pas rester à Frasnes il a dû s'en éloigner dans la soirée, et s'il n'avait pas dépassé Gosselies, il n'aurait pas su que l'Empereur devait lui envoyer des ordres.

On doit remarquer que Jomini, qui, lui aussi, est un contemporain, ne met pas en doute la visite de Ney à Napoléon, il la mentionne dans son précis (p. 56) et dans la lettre au duc d'Elchingen qui fait suite au précis (p. 269).

Jomini fait observer que si Ney n'avait pas vu Napoléon, il aurait dû marcher sur les Quatre-Bras d'après les ordres de la veille, de sorte que s'il ne l'a pas fait, c'est que sans doute Napoléon ne lui a pas dit de se presser. Ney voulait savoir si, malgré la présence des Prussiens sur son flanc droit, il fallait toujours aller aux Quatre-Bras; car tout en contestant qu'il ait reçu l'ordre formel d'y arriver la veille, nous admettons que Napoléon lui avait indiqué ce point comme objectif à atteindre en même temps que Grouchy irait à Sombrefe. Heymès n'est donc pas le seul parmi les contemporains qui ait mentionné la visite; mais nous

Les derniers historiens de 1815. Ligny.

pouvons dire que parmi les historiens, M. Houssaye est le seul qui l'ait niée.

En résumant les opérations de cette journée, le général Pollio revient encore (p. 156) sur la prétendue erreur commise par Napoléon en dirigeant, le 14, le 3^e corps français sur Beaumont au lieu de Philippeville. Il est pour nous certain que le mouvement de ce corps d'armée a été tel que Napoléon le désirait, et, si l'on eût agi comme le général Pollio l'aurait voulu, les résultats de la journée n'auraient pas été sensiblement modifiés. Le combat de Gilly, dit-il, n'aurait pas eu lieu, ou bien aurait été un petit désastre pour les Prussiens. Entre ces deux alternatives, nous admettons la première. Le combat de Gilly n'aurait probablement pas eu lieu, et les Français auraient sans doute atteint Fleurus le jour même; mais c'est tout ce qu'ils auraient obtenu et la situation n'aurait pas été modifiée dans son ensemble.

En somme, les résultats de la journée du 15 étaient excellents pour Napoléon; et la non-occupation de Sombreffe et des Quatre-Bras, loin d'être regrettable, était au contraire une condition essentielle de son succès. Si les mouvements de la journée avaient eu pour conséquence d'empêcher les Prussiens de se concentrer au Point-du-Jour, près de Sombreffe, nous n'aurions pas eu à nous en féliciter. On peut dire au contraire que leur retraite nous aurait enlevé l'occasion de gagner une bataille décisive; car c'est le projet de concentration de Blücher à Ligny qui seul a fourni à Napoléon le moyen d'obtenir la victoire dans des conditions inespérées; il ne l'aurait pas eu si, le 16, les Prussiens s'étaient réunis à Gembloux pour aller sur Wavre.

Mais, dit encore le général Pollio, si les Prussiens sont obligés de se concentrer au delà de Sombreffe, les Français ont la liberté de manœuvrer contre les Anglais. Il est facile de répondre d'abord que, quoique s'éloignant, les Prussiens n'auraient pas moins été au nombre de plus de 100 000 hommes sur le flanc droit de Napoléon et qu'il ne pouvait pas les négliger; et ensuite que dès que Wellington aurait su qu'il ne pouvait pas compter immédiatement sur les Prussiens, il n'aurait pas accepté la bataille. Il se serait retiré sur Bruxelles où Blücher serait venu le rejoindre

A. Grouard.

par Wavre. Nous concluons donc toujours en disant que Napoléon ne pouvait rien souhaiter de mieux que la situation telle qu'elle était le 15 au soir. Il ne dépendait que de lui d'en profiter le lendemain.

La faute qu'allait commettre Blücher en acceptant la bataille à Ligny est en effet tellement grave que le désir d'engager la lutte au plus vite ne peut suffire à l'expliquer; il faut de plus tenir compte de l'inexactitude des renseignements que Blücher avait reçus au sujet du concours que pouvait lui prêter Wellington.

Le 14, un officier de l'état-major prussien qui avait été envoyé à Bruxelles, était revenu à Namur avec l'assurance de Lord Wellington que, vingt-deux heures après le premier coup de canon, il aurait concentré son armée, suivant les circonstances, à Nivelles ou aux Quatre-Bras.

D'après ce renseignement, Blücher était en droit de compter sur l'appui du gros de l'armée anglaise pour l'après-midi du 16 juin. Afin de savoir au juste à quoi s'en tenir, le 15 à midi, Gneisenau, chef d'état-major de Blücher, avait écrit à Muffling, attaché au quartier général de Wellington, pour lui faire connaître que Napoléon avait pris l'offensive et que l'armée prussienne serait concentrée le lendemain dans la position de Sombrefe, où Blücher avait l'intention d'accepter la bataille.

Il demandait qu'on lui fit savoir à Sombrefe, le plus tôt possible, quand et où le duc de Wellington se concentrerait et ce qu'il avait décidé.

Une lettre écrite par Muffling à Blücher le 15, vers sept heures du soir, répondait à cette question (p. 151) :

« Dès que la lune sera levée, disait Muffling, la réserve du duc de Wellington se mettra en marche, et, dans le cas où l'ennemi n'attaquerait pas vers Nivelles, le duc rassemblera demain toutes ses forces près de Nivelles pour soutenir Votre Altesse. Dans le cas où Votre Altesse aurait déjà été attaquée, on pourra, à la suite d'un accord à établir, tomber sur le flanc ou sur les derrières de l'ennemi.

« J'espère que, le 17, nous pourrons faire retentir les salves de la victoire. »

Ce renseignement était complètement inexact; les ordres donnés par Wellington étaient loin d'assurer la concentration de l'armée anglaise à Nivelles pour le 16, et d'ailleurs ce n'eût pas été suffisant pour être en mesure de soutenir les Prussiens en temps utile. De Nivelles à Sombreffe il y a plus de 20 kilomètres et dans ces conditions Napoléon pouvait bien accabler l'armée prussienne avec le gros de ses forces, en se contentant d'observer l'armée anglaise. Il est clair que Wellington ne se rendait pas compte de la rapidité des mouvements de l'armée française ni de ce dont elle était capable; il semble que du côté des Prussiens, où l'on avait vu l'ennemi de plus près, on appréciait la situation d'une manière plus judicieuse, sinon complètement exacte.

Quoique Gneisenau ait écrit que Blücher avait l'intention d'accepter la bataille à Sombreffe, nous croyons comme le général Pollio (p. 170), que ce n'était pas une détermination formellement arrêtée ni le 15 au soir ni le 16 au matin. C'est ce qui résulte des lettres écrites la nuit par Blücher au roi de Prusse et par Gneisenau au général Knesebeck : « Demain, disait Blücher au roi, on prendra une décision si l'ennemi se dirige vers nous ou vers le duc de Wellington. » Gneisenau disait de son côté : « Nous nous réglerons d'après les mouvements qui auront lieu. »

Cependant les ordres étaient donnés de réunir toute l'armée prussienne à Sombreffe. Le II^e corps et le III^e devaient s'y porter dans la matinée du 16, en venant de Mazy et de Namur, où ils avaient été réunis le 15; et le IV^e corps, qui avait reçu l'ordre d'arriver le 15 à Hannut, devait également le 16 se diriger sur Sombreffe.

Mais, le 16 au matin, Blücher devait d'autant plus hésiter à accepter la bataille, qu'il savait que ce dernier corps s'était mis en mouvement trop tard pour être en mesure d'y participer le 16; il savait donc qu'il ne disposerait que d'environ 80 000 hommes, et avec cette force il n'était pas en mesure d'arrêter l'armée française, sans pouvoir compter au moins sur une fraction importante de l'armée anglaise.

Or pendant toute la matinée il n'avait aucune raison de croire à l'arrivée très prochaine des Anglais; à dix heures quinze il reçut

A. Grouard.

une lettre du major Brunneck qui avait été envoyé aux renseignements aux Quatre-Bras ; cette lettre, écrite à six heures trente, après avoir dit que tout était calme, se terminait ainsi (p. 191) : « Le Prince d'Orange croit qu'en trois heures de temps toute l'armée belge et la plus grande partie de l'armée anglaise pourraient être concentrées près de Nivelles.

« 17 bataillons anglais sont partis de Bruxelles pour aller renforcer les Quatre-Bras. »

La première partie de ces renseignements était inexacte, et eussent-ils été vrais qu'ils ne donnaient aucune sécurité aux Prussiens, s'ils avaient été attaqués avant midi.

Cependant Blücher, sans être absolument décidé à la bataille, continuait à s'y préparer ; les II^e et III^e corps continuaient leur mouvement sur Sombreffe.

Blücher n'a pu prendre une pareille détermination que parce qu'il ne croyait pas Napoléon en mesure de l'attaquer immédiatement avec le gros de ses forces. Il se trompait absolument, Napoléon aurait pu attaquer avant midi avec 100 000 hommes. S'il l'eût fait, il eût été impossible à Blücher de se dérober à l'attaque et d'éviter une lutte qui ne pouvait être que désastreuse.

Heureusement pour lui, Napoléon devait perdre toute la matinée ; et, du côté de Fleurus comme du côté de Frasnes, la bataille ne commença qu'après deux heures.

Le général Pollio excuse le retard de Napoléon à donner des ordres ; nous croyons, au contraire, que c'était une faute capitale et que parmi les reproches qui lui ont été adressés, il n'en n'est pas de plus justifiés. Il n'y avait pas à craindre de faire une pointe dans le vide puisqu'on était en contact avec l'ennemi depuis la veille.

La fatigue des troupes n'empêchait pas de les mettre en mouvement vers six heures. D'ailleurs si, après avoir fait une grande marche le 15, on était obligé au repos le matin du 16, c'est que les fatigues du premier jour auraient été inutiles, et il aurait tout autant valu faire moins de chemin ; en réalité, les Français étaient parfaitement en mesure de reprendre leur marche après une nuit entière de repos. Rien n'empêchait Napoléon de donner ses ordres après le départ de Ney, c'est-à-dire avant le jour, comme il avait

Les derniers historiens de 1815. Ligny.

jadis l'habitude de faire. On peut bien admettre qu'avec les renseignements qu'il avait, il ne pouvait pas donner d'instructions précises pour une bataille; mais il pouvait prendre des dispositions préparatoires en réunissant son armée de Frasnes à Fleurus. S'il eût mis ses troupes en mouvement seulement à six heures, à neuf heures Gérard¹ et la Garde pouvaient avoir rejoint Grouchy à Fleurus; à la même heure on pouvait avoir Reille à Frasnes, le gros de d'Erlon à Gosselies, Lobau à Heppignies. Les lignes de communication n'étaient pas menacées. Napoléon pouvait donc remettre ses troupes en marche de bonne heure. Au contraire les ordres de mouvement ne partirent qu'à huit heures. Il résulte nettement des lettres envoyées à Ney et à Grouchy, que Napoléon n'a pas encore pris son parti; cela tient à ce qu'il ne voyait pas clair, mais s'il en est ainsi, c'est qu'il n'a pas cherché à voir. Il savait par Grouchy que les Prussiens ne se retiraient pas. Les rapports de Grouchy sont de cinq et six heures du matin; ils n'ont pas dû mettre une heure à arriver à Charleroi. Pollio les trouve étranges, parce que Grouchy aurait rapporté ce qui n'existait pas et qu'il n'a pas pu voir tout au matin déboucher par la route de Namur des troupes qui ne sont arrivées à Sombreffe que vers midi. Il reproche aussi à Grouchy de s'en être remis pour informations au général Girard, qui était moins bien placé que lui pour voir ce qui se passait. Nous croyons qu'il n'est pas difficile de répondre à cette argumentation.

D'abord il est bien vrai que le gros du II^e corps prussien ayant bivouaqué au Mazy, se mit en marche dans la matinée et vint se former derrière le premier seulement vers midi. Mais rien ne prouve que des fractions de l'armée prussienne ne se soient pas montrées entre Sombreffe et le Mazy beaucoup plus tôt.

D'après Pollio lui-même (p. 137), la brigade de gauche de Ziéten (Henckel) s'était réunie le 15 à Moustier-sur-Sambre, à environ 10 kilomètres de Namur; et c'est bien sur ce point également que Winand² la place dans la répartition des troupes prussiennes; il est probable que cette brigade est restée à Moustier toute la

1. Gérard commandait le 4^e corps, d'Erlon le 1^{er} et Lobau le 6^e.
2. *Waterloo*, p. 84.

A. Grouard.

journée du 15, et qu'elle n'a rejoint le gros du premier corps seulement que le 16 au matin par la route de Namur. Dès lors ce serait cette brigade que Grouchy aurait aperçue avant que le II^e corps ait pu se montrer; car il faut remarquer qu'il n'appuie pas ses renseignements seulement sur les informations que Girard¹ lui a fournies. Dans son rapport de cinq heures du matin il dit textuellement (Pollio, p. 178) : « *J'ai vu* arriver de fortes colonnes qui semblent venir de la route de Namur », et ensuite que « le général Girard confirme l'arrivée de ces colonnes ».

A six heures il dit encore : « Je suis informé, et Girard le confirme, que l'ennemi débouche en force par Sombreffe sur les hauteurs de Saint-Amand. »

Or de Sombreffe au Mazy il n'y a que 6 kilomètres; tout en voyant en marche la brigade Henckel, comme nous l'admettons, Grouchy a pu découvrir en même temps le gros des troupes du II^e corps et admettre qu'elles allaient suivre dans la même direction. Si Napoléon avait pris les dispositions que nous avons indiquées plus haut, il aurait été en mesure d'attaquer les Prussiens pendant leur concentration, de les bousculer et de les rejeter en désordre sur Gembloux. Or nous estimons qu'il aurait dû le faire, parce que ces dispositions conduisaient à un déploiement stratégique qui se prêtait à toutes les hypothèses.

Si l'ennemi se retirait, les deux armées pouvaient faire une retraite concentrique ou excentrique. Dans le dernier cas, il fallait s'attaquer à l'une d'elles, en observant l'autre; dans l'autre cas, ce n'était qu'en attaquant vers le point de jonction qu'on pouvait empêcher leur réunion; donc dans tous les cas il convenait de se porter en avant au plus vite.

Si les Prussiens sont en retraite, Napoléon, par une marche exécutée dans la matinée, aurait déjà fait une partie du chemin pour les atteindre; s'il veut seulement les reconnaître jusqu'à Gembloux, comme il semble que c'était son intention, il eût été

1. Il ne faut pas confondre *Girard* avec *Gérard*, le commandant du 4^e corps. Le général Girard commandait une division du corps de Reille, détachée à ce moment au corps de Vandamme. Girard fut tué justement à Ligny où sa division fut si éprouvée qu'elle ne put pas suivre le reste de l'armée sur Waterloo.

Les derniers historiens de 1815. Ligny.

encore dans les meilleures conditions pour marcher ensuite rapidement contre les Anglais; Lobau aurait rejoint Ney aussi vite et même plus vite d'Heppignies que de Charleroi.

Si ses adversaires, au lieu de se retirer, veulent se réunir en sa présence, en courant la chance d'une bataille, il aurait pu engager la lutte avant midi; ne laissant que Reille et Kellermann¹ vis-à-vis des Anglais, il pouvait attaquer les Prussiens avec le reste: Lobau venait se former à la gauche de Vandamme et d'Erlon plus à gauche suivait d'abord la voie romaine, pour se rabattre ensuite à droite, soit par Wagnelée, soit par la grande route, suivant les circonstances. En commençant la bataille entre onze heures et midi, on aurait surpris l'armée prussienne encore mal établie sur les positions qu'elle voulait prendre, il eût été trop tard pour se dérober. Avant quatre heures elle eût été complètement désorganisée. Nous trouvons donc que les dispositions de Napoléon pendant cette matinée sont loin d'être merveilleuses, comme le trouve le général Pollio. Il est certain qu'il aurait pu mieux employer son temps, et il nous semble que le jugement de Jomini est fort juste lorsqu'il dit (p. 157) que « l'emploi que fit Napoléon de cette matinée restera toujours un problème pour ceux qui le connaissent bien ». Il avait montré jadis une tout autre activité et notamment dans la belle campagne du printemps 1809; il en savait moins qu'en 1815 sur la situation exacte des forces qui lui étaient opposées lorsque le 20 avril, après avoir été rejoint la veille par Davout, il porta le gros de son armée en avant, et ce n'est qu'en ne perdant pas de temps qu'il réussit à rompre l'armée autrichienne, à en rejeter une partie sur Landshut et à battre ensuite la partie principale à Eckmuhl².

Le 16 juin 1815 il avait encore plus de motifs d'agir avec une extrême promptitude, de manière à profiter des avantages que ses

1. Kellermann commandait le 3^e corps de cavalerie (cuirassiers), qui avait été mis à la disposition de Ney.

2. Dans un livre d'ailleurs des plus intéressants dans son ensemble le général Donop a soutenu qu'au contraire Napoléon avait agi avec trop de précipitation. Nous ne saurions partager cette manière de voir. Si Napoléon avait retardé son offensive de vingt-quatre heures, il donnait le temps à l'archiduc Charles de reconnaître sa fausse position et de la rectifier, et il aurait sans doute rencontré de plus grandes difficultés pour en avoir raison.

A. Grouard.

adversaires lui livraient en venant lui offrir la bataille avec des forces inférieures aux siennes. Car c'est bien à ce résultat que devaient aboutir les dispositions de Blücher et de Wellington.

Le général Pollio estime que la décision de Blücher d'accepter la bataille dans ces conditions fait honneur à son grand caractère. Pour nous, malgré les résultats de la campagne, nous trouvons que cette décision est blâmable au plus haut degré, parce qu'elle pouvait compromettre sans nécessité le sort des armées alliées. L'armée prussienne pouvait être détruite, et alors on ne sait pas ce qu'il en serait résulté pour l'ensemble des affaires de la coalition. Le mérite d'un général ne réside pas seulement dans la trempe de son caractère, encore faut-il s'en servir d'une manière opportune; autrement on peut y trouver l'occasion des plus grands désastres.

C'est bien en raison de son caractère que Blücher allait se faire battre et qu'il aurait dû être détruit; mais on peut dire que c'est aussi par suite de son caractère que Napoléon lui-même s'est perdu. Les hommes ont presque toujours les défauts de leurs qualités, et ceux qui ont toujours réussi finissent par croire que rien n'est impossible. C'est ce qui a conduit Napoléon à Leipzig et à Laon. A Leipzig, après la bataille du 16, il pouvait se dérober; en évitant la bataille du 18, il sauvait son armée, tandis qu'en la livrant, il allait au-devant d'un désastre inévitable, en raison de la disproportion des forces en présence; de même en 1814, si après la bataille de Craonne, au lieu d'aller avec 50 000 hommes contre 100 000, attaquer Blücher dans une position à peu près inexpugnable, il s'était reporté contre Schwarzenberg, en laissant seulement vis-à-vis de son adversaire Mortier et Marmont pour défendre le terrain pied à pied jusqu'à la Marne, il aurait encore pu se tirer d'affaire. Autrement dit, il convenait, au lieu de livrer une bataille, de faire ce qu'il a fait après l'avoir perdue; alors il serait revenu sur l'Aube avec une armée intacte, tandis qu'à Laon elle éprouva des pertes cruelles qui, s'ajoutant à celles de Craonne, l'avaient affaiblie de 20 000 hommes.

Pour nous, l'attitude de Blücher le 16 juin n'est pas plus

Les derniers historiens de 1815. Ligny.

excusable que celle de Napoléon à Leipzig et à Laon. On peut même dire que c'est la gravité de sa faute qui l'a sauvé, parce que Napoléon ne pouvait pas croire, avant de l'avoir vu, que ses adversaires vinsent de gaité de cœur lui livrer de pareils avantages. Son inaction du matin provient surtout de ce qu'il est convaincu qu'ils sont en retraite, parce qu'il croit les avoir surpris et qu'ils sont incapables de se concentrer rapidement. Ce n'était vrai qu'en partie, mais très suffisamment pour lui donner l'occasion d'un succès foudroyant. Cet exemple montre que si un général ne doit pas faire reposer ses combinaisons seulement sur les fautes possibles de l'ennemi, il doit cependant toujours les prendre en considération et admettre que même les dispositions les plus dangereuses ne sont pas impossibles. Nous sommes ici sur le terrain de la stratégie spéculative où l'on doit tenir compte non seulement des données positives, mais aussi du caractère et de la tournure d'esprit de son adversaire. Or, si Napoléon s'était souvenu des procédés employés par Blücher pour aller à Leipzig, ou de ceux qui, en 1814, l'avaient conduit à Montmirail et à Soissons, il aurait dû le croire capable de toutes les témérités, et par conséquent regarder comme possible de le trouver prêt à la bataille avec des moyens insuffisants.

Cette seule considération aurait dû l'amener à mettre son armée en mouvement le 16 à six heures du matin. Alors il aurait été en mesure de commencer la bataille avant midi, en y employant le gros de ses forces et, comme Blücher était disposé à l'accepter, l'armée prussienne aurait été battue en quelques heures et forcée à une retraite désordonnée.

La faute que commit Blücher en se préparant à livrer bataille était tellement grave, que même après que Napoléon eut perdu toute la matinée, il avait encore le moyen d'exterminer l'armée prussienne, car aucune fraction de l'armée anglaise ne devait venir sur le champ de bataille de Ligny.

Cependant on sait que Wellington arriva de sa personne aux Quatre-Bras vers dix heures. Une demi-heure plus tard il écrivit à Blücher pour lui faire connaître ses dispositions.

« Mon armée, disait-il, est disposée comme il suit :

A. Grouard.

« Le corps d'armée du prince d'Orange a une division qui est aux Quatre-Bras et le reste à Nivelles.

« La réserve est en marche de Waterloo sur Genappe, où elle arrivera à midi. La cavalerie anglaise sera à la même heure à Nivelles.

« Le corps de Lord Hill est à Braine-le-Comte. »

Quand même ces renseignements eussent été exacts, les Anglais n'auraient pas été en mesure de sauver l'armée prussienne si Napoléon l'avait attaquée avant midi avec le gros de ses forces. Mais, comme Napoléon ne fut pas en mesure d'attaquer avant deux heures, Blücher aurait encore eu le temps de se retirer en bon ordre sur Gembloux, en se mettant en mouvement vers onze heures et demie. Il préféra achever sa concentration, et c'est ce qui aurait dû amener sa perte, car les derniers renseignements envoyés par Wellington n'étaient pas plus exacts que ceux qu'on avait reçus du major Brunneck une demi-heure plus tôt.

Le gros du corps du prince d'Orange n'était pas à Nivelles à dix heures et demie, mais bien plus loin.

La réserve ne devait pas être à midi à Genappe; la division Picton et le corps de Brunswick seuls devaient y arriver peu après deux heures. Ils pouvaient être seulement à quatre heures non pas à Sombrefe, mais aux Quatre-Bras. Que de chances favorables pour Napoléon s'il n'avait pas perdu tant de temps! Les écrivains se sont demandé comment il se fait que Wellington lui-même ait induit en erreur le chef de l'armée prussienne. Plusieurs d'entre eux, dont le général Pollio (p. 196), sont d'avis que Wellington a trompé Blücher sciemment et qu'il a voulu lui faire croire « de propos délibéré qu'il était en situation de le secourir pour avoir surtout le temps de barrer à Napoléon la route de Bruxelles ». J'avoue que cette manière de voir me semble absolument stupéfiante. La meilleure manière d'amener Napoléon à Bruxelles était de commencer par faire battre Blücher, car une fois livré à lui-même Wellington n'aurait pas pu arrêter Napoléon.

A notre avis, la vérité c'est que Wellington n'a pas calculé assez exactement le mouvement de ses troupes, et c'est très admissible puisqu'il en était de même du côté de Napoléon qui, lui non plus, n'était pas renseigné avec précision sur les mouvements de Reille

et de d'Erlon. En outre Wellington pouvait croire que Blücher ne serait pas attaqué si vite, il pouvait penser que ses troupes arriveraient assez tôt pour soutenir les Prussiens. Avec la retraite, on aurait évité tout danger à la condition qu'elle ne fût pas excentrique. Et Blücher qui, après la défaite, devait se retirer sur Wavre, aurait été facilement convaincu qu'il devait le faire avant la bataille, si Wellington le lui avait conseillé.

Au contraire, Wellington assurant un puissant secours pour l'après-midi, on conçoit qu'au milieu de la journée, ayant 80000 hommes sous la main, Blücher se soit disposé à la bataille. Il allait du reste pouvoir s'entendre avec le duc sur la manière de combiner l'action des deux armées, car peu de temps après avoir écrit sa lettre, jugeant qu'il était préférable de se concerter de vive voix, Wellington partit à cheval pour aller rejoindre Blücher.

Cette résolution de Wellington nous paraît bien naturelle; il n'est pas besoin pour l'expliquer de faire intervenir un fait nouveau, comme le pense le général Pollio, d'autant plus que le fait qu'il signale nous paraît tout à fait inexact. D'après lui ce seraient les renseignements apportés par l'adjudant Gordon, chef d'état-major de Durutte, qui amenèrent Wellington à aller trouver Blücher. On sait que le duc se trouva au moulin de Bussy vers une heure et que par suite il est parti des Quatre-Bras vers midi; or il ne nous paraît pas admissible que Gordon fût au milieu des troupes anglaises aussitôt. A midi, la division Durutte était encore à Jumet; Gordon, pour s'échapper, aurait dû parcourir plus de 10 kilomètres à travers l'armée française. Il nous paraît bien plus vraisemblable d'admettre avec M. Houssaye (p. 220) que Gordon a passé à l'ennemi l'après-midi, entre cinq et six heures, lorsque Durutte fut laissé seul entre Wagnelée et Villers-Perwin à 2 kilomètres de la route de Namur. D'ailleurs nous répétons que la démarche de Wellington s'explique d'elle-même. Il a d'abord renseigné au plus vite Blücher sur la situation de l'armée anglaise, puis, après s'être rendu compte de ce qu'il y avait devant lui, il a pensé qu'un entretien de vive voix amènerait une entente beaucoup mieux qu'une correspondance, ce qui est une vérité indiscutable. Il ne s'agissait d'ailleurs que de s'entendre sur l'emploi des moyens, et

A. Grouard.

non pas de rectifier les renseignements que Wellington avait envoyés par écrit, car nous pensons qu'il les croyait lui-même à peu près exacts. Mais comme en réalité ils ne l'étaient pas, Napoléon allait encore avoir, malgré le temps perdu, le moyen de désorganiser l'armée prussienne.

On sait qu'en arrivant à Fleurus vers onze heures, Napoléon y trouva Grouchy n'ayant avec lui que Vandamme et la cavalerie. Gérard, qui n'avait reçu d'ordre de se mettre en marche qu'après neuf heures, n'arriva que vers une heure.

A propos de l'arrivée tardive du 4^e corps, le général Pollio présente quelques observations qui ne nous paraissent pas justes.

D'abord il dit (p. 177) que, d'après le rapport de Grouchy (cinq heures) au maréchal Soult, les troupes de Gérard commencent à arriver à Châtelineau à cinq heures. C'est évidemment une erreur. Grouchy a sans doute constaté à ce moment la présence d'une partie des troupes de Gérard qui avaient commencé le passage de la Sambre la veille au soir, mais qui n'ont fait aucun mouvement le 16 avant neuf heures. Il est vrai que le 15, à trois heures et demie, Soult avait envoyé à Gérard l'ordre de passer la Sambre à Châtelet et de se porter en avant en suivant la route de Fleurus. Si le corps ennemi arrêté près de Lambusart tenait encore, Gérard devait l'attaquer (*Grouchy*, IV, p. 163).

Mais, par suite de la distance et du mauvais état des chemins, les troupes du IV^e corps n'avaient atteint la Sambre que très tardivement, elles étaient très fatiguées et une seule division (Hulot) passa sur la rive gauche. Gérard en rendit compte à Soult le 15 au soir (*Houssaye*, p. 162). Pollio s'étonne, comme Houssaye (p. 152), que Gérard n'ait reçu l'ordre du lendemain 16 qu'après neuf heures, c'est pourtant bien simple à expliquer, car cet ordre n'a dû partir que vers huit heures comme tous les autres. Dans le registre de l'état-major (*Grouchy*, IV, p. 166) cet ordre se trouve à la suite de l'ordre à Drouot de mettre la Garde en marche. De Charleroi à Châtelet il y a environ 6 kilomètres par la route directe, mais Gérard était sans doute de sa personne sur la rive gauche¹. Il ne

1. C'est même tout à fait probable, puisque d'après Houssaye, il s'entretenait avec Exelmans qui était certainement sur la rive gauche.

doit donc pas se tromper beaucoup en disant que l'ordre ne lui était parvenu qu'à neuf heures et demie. A ce propos le général Pollio me prend directement à partie : il me reproche d'avoir dit qu'il était à peu près indifférent pour la rapidité de l'entrée en action de Gérard que celui-ci ait passé la Sambre avant ou après avoir reçu l'ordre de mouvement pour le 16; mais, après avoir de nouveau examiné la question, je persiste dans ma manière de voir. J'admets d'abord que Gérard, ayant rendu compte de sa situation au major général, ne devait pas reprendre son mouvement au delà de la rivière sans avoir reçu de nouvel ordre. Il faut remarquer en outre que, s'il y avait deux routes indépendantes pour aller de Châtelineau à Fleurus, l'une devait être suivie par Vandamme et par les troupes venues de Châtelet. C'est bien ainsi que Soult l'entendait, car dans l'ordre envoyé à Gérard il lui est dit expressément de se diriger sur Sombreffe, *en laissant Fleurus à gauche*, afin d'éviter l'encombrement¹. Dès lors Gérard ne devait former qu'une seule colonne. Ayant déjà une division sur la rive gauche, elle pouvait se mettre immédiatement en marche en prenant la tête, et les autres, passant la rivière, prenaient leur rang sans distance. Il est clair que dans ces conditions, si le corps avait été réuni tout entier sur la rive gauche, il n'aurait pas été plus vite; et comme les troupes étaient fatiguées, on s'explique bien que Gérard les ait laissées se reposer avant de savoir au juste ce qu'elles devaient faire, plutôt que de les mettre en mouvement pour les arrêter après le passage de la rivière. Nous pensons donc toujours que si Gérard n'est pas arrivé plus tôt à Fleurus, c'est moins à lui qu'il faut s'en prendre qu'à Napoléon, qui a donné ses ordres au 4^e corps comme à tous les autres, quatre heures trop tard.

Nous admettons bien, comme le général Pollio, que le retard du 4^e corps a eu une influence fâcheuse sur le résultat de la journée.

En commençant la bataille à midi au lieu de deux heures et demie, Napoléon aurait pu rendre la victoire plus complète, mais il est pour nous manifeste que le retard est imputable à Napoléon et non pas à Gérard. Quoi qu'il en soit Napoléon avant deux heures,

1. *Mémoires de Grouchy*, IV, p. 166.

A. Grouard.

avait près de Fleurus les corps de Vandamme et de Gérard avec la Garde et les corps de cavalerie de Pajol, Exelmans et Milhaud, formant ensemble une force d'environ 65 000 hommes.

Il avait devant lui les trois premiers corps de l'armée prussienne dont l'effectif était de plus de 80 000 hommes. Les événements de la journée allaient prouver que, malgré cette supériorité marquée, Napoléon avec les seules forces qu'il avait sous la main était en mesure d'obtenir la victoire. Mais il disposait en sus du corps de Lobau et pouvait appeler à lui une partie de son aile gauche qu'il avait placée sous les ordres de Ney. Si en attaquant Blücher il faisait intervenir tous les moyens qu'il avait à sa disposition, l'armée prussienne pouvait encore être détruite.

Heureusement pour Blücher, après avoir échappé le matin à un premier danger, par suite du manque d'activité de l'Empereur, il allait encore éviter, au moins en partie, le nouveau péril dont il était menacé, en raison d'une suite de malentendus qui devaient empêcher l'entrée en ligne d'une fraction importante de l'armée française.

C'est là, suivant nous, que réside la phase la plus importante de la campagne, et celle qui mérite le plus d'être éclaircie d'une manière précise.

Nous nous y sommes déjà appliqué dans notre première étude, mais nous croyons devoir encore y revenir, pour discuter les arguments présentés à ce sujet par les derniers historiens.

COLONEL A. GROUARD.